# ERNST JÜNGER

L'an dernier, l'entrée remarquée de ses *Journaux de guerre* dans la collection de la Pléiade, assortie d'un appareil critique dû à Julien Hervier dont l'équivalent n'existe même pas en Allemagne, avait été presque unanimement saluée par la critique. Le bel essai que consacre aujourd'hui Dominique Venner à Ernst Jünger frappe, non seulement par l'élégance du style, mais par la sûreté des jugements et la justesse de ton. L'auteur qualifie son livre de « dette morale ». On sent en effet la grande et forte empathie qui l'attache à son sujet.

Pendant des décennies, Jünger a sans doute été l'écrivain allemand le plus célèbre et le plus lu de ce côté-ci du Rhin. Cette situation, qui n'a pas manqué d'étonner les Allemands, s'explique de multiples façons. Jünger, tout d'abord, a été traduit relativement tôt : ses ouvrages sur la Première Guerre mondiale lui ont valu d'emblée la célébrité. La France a en outre joué dans sa vie, aussi bien que dans sa formation spirituelle et littéraire, un rôle de premier plan, ce dont témoignent aussi bien les nombreuses relations qu'il a entretenues avec des Français, et ses lectures de Barrès ou de Léon Bloy, que les traductions qu'il a faites lui-même des *Maximes* de Rivarol ou de textes de Guy de Maupassant. Enfin, Jünger a eu la chance de toujours trouver en France des traducteurs de grand talent, de Henri Thomas et Henri Plard jusqu'à Julien Hervier et François Poncet, assez sensibles à son style et à sa pensée pour en rendre avec justesse toutes les nuances.

François Mitterrand, homme politique peu bling-bling, ne fut pas le dernier à célébrer en lui, lors de son centenaire, l'un des plus éminents écrivains de son siècle. « Je pense, disait Jünger en 1973, que les Français savent apprécier lorsqu'un Allemand se présente comme tel au lieu de chercher à tout prix à se donner un visage qui n'est pas le sien ».

Ernst Jünger est né le 29 mars 1895 à Heidelberg, mais a passé son enfance à Hanovre. A dix-huit ans, en novembre 1913, attiré par l'Afrique, dans laquelle il voit le « summum de l'état sauvage et de la primitivité », il fugue du domicile paternel et file à Verdun s'engager dans la Légion étrangère. Son père le tirera quelques semaines plus tard de la prison militaire de Sidi-bel-Abbès, où on l'a déjà enfermé pour désertion !

Un an plus tard, avec son frère Friedrich Georg, « saisi par l'ivresse » du moment, il se précipite pour s'engager dès le premier jour de la Guerre. Il sera bientôt déçu. Sur des petits carnets qui ne le quittent jamais, il décrit la vie dans les tranchées, les bombardements, les attaques, le fracas des armes, l'épouvante et le courage des combattants. Il apprend aussi que lorsqu'« on honore l'héroïsme, on l'honore partout et d'abord chez l'ennemi ». Lui-même multiplie les coups d'audace. Le 22 septembre 1918, le lieutenant Jünger, âgé de vingt-trois ans, quatorze fois blessé sur le front, reçoit la plus haut distinction de l'armée allemande,

l’ordre Pour le mérite.

Venner évoque avec bonheur « l’héroïsme insolent du jeune officier des troupes d’assaut, couturé de cicatrices, marqué à jamais par l’ivresse des assauts et l’implacable dureté des tranchées ». Pour Jünger, la guerre est d’abord ce qui révèle l’homme à sa vérité. On lui demandera plus tard quel aura été pour lui le plus affreux souvenir de cette terrible guerre mondiale. Sobrement, mais non sans humour, il répondra : « Notre capitulation ! »

Rentré dans ses foyers, mais non démobilisé (il ne quittera la Reichswehr qu’en 1923), Jünger met en forme les carnets qu’il a tenus durant les combats. Ils donneront naissance à des livres dont il donnera successivement plusieurs versions, et dont le succès ne s’est jamais démenti : *Orages d’acier* (1920), salué par André Gide comme le plus beau livre de guerre qu’il ait jamais lu, *La guerre, notre mère* (1922, retraduit en 1997 par François Poncet sous le titre *La guerre comme expérience intérieure*), *Feu et sang* (1925), *Le boqueteau 125* (1925).

L'œuvre d'Ernst Jünger a successivement fait apparaître plusieurs grandes Figures, correspondant chacune à une période distincte de sa vie. La première est bien entendu celle du Soldat du front.

Le Soldat du front (*Frontsoldat*) est d'abord le témoin de la fin des guerres classiques, de ces guerres qui donnaient la priorité au geste chevaleresque, épargnaient le plus souvent les civils et distinguaient nettement entre le front et l'arrière. « Autrefois, dit Jünger, alors que nous rampions dans les cratères de bombes, nous croyions encore que l'homme était plus fort que le matériel. Cela devait s'avérer une erreur ». Désormais, en effet, le « matériel » compte plus que le facteur humain. Il signe l'irruption et la domination de la technique. La technique impose sa loi, qui est celle de l'impersonnalité et de la guerre totale — une guerre à la fois massive et d'une abstraite cruauté. Du même coup, le Soldat devient lui aussi un acteur impersonnel. Son héroïsme lui-même est impersonnel, car ce qui compte le plus pour lui n'est plus le but ni l'issue du combat. Ce qui compte, c'est la disposition d'esprit qui le conduit à accepter son sacrifice anonyme.

Mais Jünger n’est pas le simple porte-parole d’une conception guerrière de la vie. Même ses récits de guerre comportent une dimension métaphysique et morale, abondant en aperçus de la nature et en appels à la réflexion méditative, que les descriptions de combats ne parviennent pas à masquer. De cette aspiration témoigne tout particulièrement la première version du *Cœur aventureux* (1929), où se donne à lire, non pas seulement le souci d'une certaine poétique littéraire, mais aussi une réflexion, que l'on pourrait qualifier tout à la fois de minérale et de cristalline, sur l'immuabilité des choses, nourrissant ainsi cette « vision stéréoscopique » où deux images planes se fondent en une image unique pour en révéler la dimension de profondeur. Dans *Blätter und Steine* (1934), qui n’a été traduit en français que par fragments, il écrira : « Voici longtemps que nous marchons vers un point zéro magique, que celui-là seul dépassera qui dispose d’invisibles sources d’énergie ». L’activiste chez lui n’a jamais cessé d’être un « contemplateur solitaire ».

Au début des années 1920, il s’adresse à ceux qui veulent suivre ce mot d’ordre : « Soyons durs comme du granit ». Il voit alors se lever en Europe une génération nouvelle. Il croit que le Soldat du front peut transformer la défaite militaire en une victoire civile. C’est ce qui explique son engagement politique.

Il publie alors de nombreux articles dans des journaux appartenant surtout à la mouvance

« *bündisch* », c'est-à-dire « ligueuse », noyau dur d'un vaste mouvement de jeunesse dont l'origine remonte au Wandervogel de la fin du XIX[e] siècle, et aux milieux « nationaux-révolutionnaires ». Proche du national-bolchevik Ernst Niekisch, il apparaît comme le représentant d'un « nationalisme soldatique » empreint de « réalisme héroïque ». Ces écrits de jeunesse lui vaudront une hostilité persistante auprès d'adversaires de mauvaise foi et de petits esprits qui ne désarmeront jamais contre lui. En juin 2008, Georges-Arthur Goldschmidt dénoncera encore (dans la *Frankfurter Rundschau*) la parution des *Journaux de la guerre* dans la Pléiade comme un « scandale ». C'est le destin des plus grands d'avoir toujours des roquets qui, faute de les égaler, s'accrochent à leurs chausses…

L'avènement de la « guerre technique » a fait naître chez Jünger l'intuition d'un nouveau type humain, totalement opposé à celui du bourgeois : le Travailleur, seul capable d'assurer la mise en mouvement (*Mobilmachung*) du monde. Le terme, qui donne son titre à un célèbre ouvrage paru en 1932, ne doit pas prêter à confusion. Le Travailleur n'est pas seulement l'homme qui travaille, pas plus qu'il n'est l'homme d'une classe sociale, c'est-à-dire d'une catégorie économique déterminée. Il est Travailleur dans une acception métaphysique : en tant qu'il révèle le Travail comme la loi générale d'un monde qui s'assigne lui-même tout entier dans l'effectivité et le rendement, y compris au sein du loisir ou du repos.

Le point commun du Soldat et du Travailleur, c'est l'impersonnalité active. La même technique qui a transformé la guerre en « travail » monotone, faisant disparaître dans la boue des tranchées les valeurs du passé, a aussi transformé le monde en un vaste chantier que l'homme arraisonne désormais pour le soumettre de part en part aux impératifs du rendement. Cependant, tandis que le Soldat n'était que l'objet passif du règne de la technique, le Travailleur entend s'identifier activement à lui. Pour le Travailleur, qui rêve tout à la fois d'une vie spartiate, prussienne ou bolchevique, la Grande Guerre n'a été que la forge où s'est trempée une autre façon d'être au monde. Le Soldat, sur le front, se bornait à intégrer de nouvelles normes d'existence collective. Le Travailleur, lui, entend les transplanter dans la vie civile, en faire la loi de la société tout entière. Les « armées de machines » annoncent les « bataillons d'ouvriers »…

Soldat et Travailleur ont par ailleurs le même ennemi : le « méprisable bourgeois libéral », ce « dernier homme » annoncé par Nietzsche, qui vénère l'ordre moral, l'utilité et le profit. Heidegger dira que la Figure du Travailleur correspond très précisément à la Figure de Zarathoustra à l'intérieur de la métaphysique de la volonté de puissance. Son avènement manifeste la puissance en tant que volonté d'arraisonner le monde, en tant que « mobilisation totale ». Le Travail se déploie à l'échelle planétaire au sens de la volonté de puissance.

Dominique Venner montre bien en quoi le nationalisme « prussien » dont se réclame alors Jünger s'oppose fondamentalement au national-socialisme hitlérien, fondé sur le scientisme raciste et le social-darwinisme : « Ernst Jünger avait pressenti que, à la façon du marxisme, l'hitlérisme était une perversion du rationalisme des Lumières, une sorte de folie de la raison ». Quand il publie *Le Travailleur*, l'organe du parti nazi, le *Völkischer Beobachter*, déclare d'ailleurs qu'avec ce livre Jünger s'est approché « de la zone des balles dans la nuque » !

Opposant au nazisme sans jamais renier sans patrie (Hanna Arendt le qualifiera d'« antinazi actif »), Jünger, mobilisé en 1939, se retrouve à Paris sous l'Occupation. Le jeudi, il fréquente souvent le salon littéraire de Florence Gould, où l'a introduit Gerhard Heller, et fait la connaissance de Paul Léautaud, Henry de Montherlant, Marcel Jouhandeau,

Alfred Fabre-Luce, Jean Schlumberger, Jean Cocteau, Paul Morand, Jean Giraudoux, Sacha Guitry et bien d'autres. Plus tard, Jouhandeau se rappellera de lui comme d'« un homme très simple, très jeune d'allure, au visage délicat, et qui portait des vêtements civils, un nœud papillon ».

Dans son journal de guerre, Jünger signale à plusieurs reprises ses rencontres avec Pierre Drieu La Rochelle, alors rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue française*. Bien des années plus tard, dans ses entretiens avec Antonio Gnoli et Franco Volpi, il évoquera ce souvenir : « Quand nous nous rencontrions, nous parlions souvent de nos expériences de la Première Guerre mondiale : nous avions combattu dans la même zone du front, lui du côté français, moi du côté allemand, et nous entendions, sur des versants opposés, le son des cloches de la même église ».

Après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, Jünger échappe miraculeusement à la répression qui touche nombre de ses proches. Rentré dans son pays, il y fait l'objet d'une interdiction de publier édictée par les autorités d'occupation, qui ne sera levée qu'en 1949.

Mais à cette date, sous l'influence des événements, sa réflexion a subi une inflexion décisive. Le tournant correspond au roman allégorique *Sur les falaises de marbre*, paru en 1939 et salué par Julien Gracq comme un chef-d'œuvre. Jünger y décrit la destruction d'une vieille civilisation par un dictateur sanguinaire, le « Grand Forestier », exprimant en termes à peine voilés la répulsion que lui inspirent les « Maurétaniens » (les partisans de Hitler), ces « polytechniciens subalternes de la puissance ». Les héros du récit, les deux frères herboristes de la Grande Marina, confrontés à l'horreur où conduit inexorablement l'entreprise du Grand Forestier, découvrent qu'il est des armes plus fortes que celles qui transpercent et qui tuent.

Jünger, à cette époque, n'a pas seulement été instruit par la montée du nazisme. Il a aussi subi l'influence de son frère, Friedrich Georg Jünger, qui fut l'un des premiers, dans un ouvrage célèbre (*La perfection de la technique*), à opérer une critique radicale de l'arraisonnement technicien. En tant qu'enfants de la technique, le Soldat et surtout le Travailleur étaient du côté des Titans. Mais Jünger voit désormais que le règne titanesque de l'élémentaire conduit tout droit au nihilisme. La technique n'obéit qu'à ses propres règles, son principe étant que tout ce qui est techniquement possible sera effectivement réalisé. Jünger comprend que la technique n'est pas nécessairement antagoniste des valeurs bourgeoises et que, suivant sa propre course sans que rien ne puisse l'arrêter, elle ne transforme le monde qu'en généralisant le désert.

Jünger soulignera plus tard à quel point le communisme et le national-socialisme ont pareillement introduit la technique dans la vie politique, manifestant ainsi une même adhésion à la modernité, sous l'horizon d'une volonté de puissance que Heidegger a su démasquer comme simple « volonté de volonté ». Revenu de ses illusions sur la technique, il devient solidaire de la « victoire des Olympiens sur le vieux monde des Titans » et congédie Prométhée. Mais en bon disciple de Héraclite, il croit aussi au renouvellement du monde par des embrasements périodiques.

Face au despotisme totalitaire, les héros des *Falaises de marbre* choisissaient le retrait, la prise de distance. Par là, ils annonçaient déjà l'attitude du Rebelle, dont Jünger écrira : « Est Rebelle [...] quiconque est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne dans le temps à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique, le fatalisme ». Dans le *Traité du Rebelle*, paru en 1951, il remarque

aussi : « Nous sommes entraînés dans une catastrophe universelle, où l'on ne peut guère dire quels seront les vrais vainqueurs et quels seront les vaincus ».

La Figure du Rebelle – en fait un *Waldgänger*, un « coureur des bois » qui prône le « recours aux forêts » – est donc en en rapport direct avec une méditation sur la liberté – et aussi sur l'exclusion, car le Rebelle est également un banni. Il est encore un combattant, comme pouvait l'être le Soldat du front, mais c'est un combattant qui a répudié l'impersonnalité active, parce qu'il entend conserver sa liberté vis-à-vis de la cause qu'il défend. Il ne saurait s'identifier à système ou à un autre, car il n'est à l'aise dans aucun d'eux. « Le chemin mystérieux va vers l'intérieur », disait Novalis. Le Rebelle est un émigré de l'intérieur, qui cherche à préserver sa liberté au cœur de ces forêts où s'entrecroisent des « chemins qui ne mènent nulle part ». Cependant, ce refuge est ambigu, car ce sanctuaire représente aussi le « siège du danger destructeur ». Aussi la position du Rebelle ne peut-elle être que provisoire.

On aurait tort d'en conclure que le « second Jünger », celui d'après la Deuxième Guerre mondiale, est l'antithèse du premier. Ce « second Jünger » à la personnalité goethéenne, habitué des « chasses subtiles », car passionné d'entomologie depuis sa petite enfance, représente bien plutôt le développement d'un penchant présent dès le début, mais que l'œuvre de l'écrivain-soldat ou du polémiste nationaliste avait fait oublier. Il l'approfondit en allant plus loin et plus haut.

C'est dans *Eumeswil*, en 1977, qu'apparaît la dernière Figure de l'œuvre de Jünger (alors âgé de 82 ans), celle de l'Anarque. Venator, le héros de ce livre « postmoderne » dont l'action se déroule au III$^{e}$ millénaire, n'a plus besoin de recourir à la forêt pour n'être pas touché par le nihilisme ambiant. Il lui suffit d'avoir atteint cette hauteur qui lui permet de tout observer à distance sans même avoir besoin de s'éloigner. Typique à cet égard est son attitude vis-à-vis du pouvoir. Le Rebelle avait besoin de se réfugier dans la forêt, parce qu'il était un homme sans pouvoir et que c'est seulement ainsi qu'il pouvait rester libre. L'Anarque lui aussi est sans pouvoir, mais c'est précisément pour cette raison qu'il est souverain. Alors que l'anarchiste veut faire disparaître le pouvoir, l'Anarque se contente de rompre tout lien avec lui. Il ne cherche pas à s'en emparer, car il n'en a pas besoin pour devenir ce qu'il est. L'Anarque est souverain par lui-même. Il s'adapte à toutes choses, parce que rien ne l'atteint. Ayant franchi le mur du temps, il est dans la position de l'étoile polaire, celle qui reste fixe tandis que la voûte étoilée tourne toute entière autour d'elle.

Dans *Le Travailleur*, on lisait déjà : « Plus nous nous vouons au changement, plus nous devons être intimement persuadés que se cache derrière lui un être calme ». Jünger, au cours de sa vie, n'a cessé de se rapprocher de cet « être calme ». En passant de l'action manifeste à la non-action apparente, en allant pourrait-on dire de l'étant vers l'Etre, il a accompli une progression existentielle qui l'a finalement amené à occuper lui-même la place de l'Anarque, ce centre immobile, ce « point central de la roue tournoyante » d'où procède tout mouvement.

Né sous Guillaume II, l'écrivain qui eut le privilège de voir passer deux fois dans sa vie la comète de Halley, est mort sous Helmut Kohl le 17 février 1998, à l'approche de ses 103 ans. Dominique Venner, qui s'est plus intéressé à la première partie de sa vie qu'à la seconde, voit en lui l'exemple même de la « tenue » : au moral comme au physique, écrit-il, « avoir de la tenue était pour lui une seconde nature ». Un mot dont nombre de nos contemporains ne connaissent probablement plus le sens. Avoir de la tenue, ce n'est pas prôner l'ascèse (Jünger n'a jamais dédaigné les plaisir de la vie), mais mépriser ce qui est bas et « viser plus haut que

le but » (*Héliopolis*) « En ce personnage singulier, ajoute Venner, s'incarne une figure ultime, celle d'un archétype européen provisoirement disparu ».

Tel un sismographe, image qu'on lui a fréquemment appliquée, Jünger aura annoncé, puis enregistré toutes les évolutions de son temps. « Les révolutions silencieuses sont les plus efficaces », disait-il. Il faut le lire en silence.

Alain de Benoist

Presque toute l'œuvre de Jünger a aujourd'hui été traduite en français. Manquent néanmoins la traduction intégrale de ses articles politiques de jeunesse (ils ont été édités en Allemagne, en Italie et en Pologne) et de sa correspondance (en particulier avec Carl Schmitt, Heidegger, Friedrich Hielscher, Gottfried Benn et Gerhard Nebel), mais aussi une grande biographie détaillée comparable à celles publiées en 2007 par Heimo Schwilk (623 pages !) et par Helmuth Kiesel (717 pages !). Ce sera peut-être l'œuvre de Julien Hervier.

Dominique Venner, *Ernst Jünger. Un autre destin européen*, Rocher, 235 p., 18 €.
Ernst Jünger, *Journaux de guerre*, Gallimard-Pléiade, 2 vol., 870 et 1378 p., 53 et 62 €.
François Lagarde et Lionel Broye (éd.), *Le rouge et le gris. Ernst Jünger dans la Grande Guerre*, Hors Œil éditions (11 rue des Aiguerelles, 34000 Montpellier), 1 DVD et un cahier photos, 53 €.

**(article paru en juin 2009 dans *Le Spectacle du monde*)**